A TRAVERS PARIS

LA FÊTE DE L'INTERNAT

Dimanche, 29 octobre.

Des étudiants qui sont parmi les plus distingués par le savoir et le labeur ont célébré, hier soir, à Bullier, dans ce qu'on appelle on ne sait pourquoi un bal, puisqu'on n'y danse à peu près point, faute de femmes, la fin de la première série des examens pour le concours si fameux de l'internat.

Cette petite fête, plus bruyante que délicate, couronne une journée de libations fraternelles à la salle de garde où les rivaux ont, pour la circonstance, convié quelques amis. Les têtes arrivent à Bullier échauffées, et comme on est entre soi (la réunion est strictement composée d'étudiants), on se livre à toutes les facéties qu'une jeunesse poussée de vin permet et décidée à rire sans contrainte.

L'important c'est de faire un charivari infernal.

Rien n'y prélude mieux que les coups de poing sur leurs chapeaux, dont sont gratifiés les arrivants, dès la descente de l'escalier, où l'on trouve en guise de municipaux des volontaires qui donnent un coup de fer à la minute. L'un d'eux assène une tape sur un chapeau qui s'effronde, le possesseur du couvre-chef compromis se retourne furieux, mais l'autre d'un air inénarrable : « Va, je ne t'en veux pas! »

Se fâcher, à quoi bon? On est venu avec l'intention de rire de tout; c'est une haute et grasse page de philosophie intercalée dans le chapitre des études On ne meurt pas pour un chapeau houspillé. D'ailleurs, comme il est connu qu'une coiffure correcte sera maltraitée, on se munit de galurins hors de durée et qui achèvent dans cette ronde triomphale plusieurs mois de services distingués.

Vers la fin du bal, le champ de bataille est jonché de débris informes qui furent des coiffures; on ne foule aux pieds que feutres défoncés, coiffes détachées, garnitures mises au rebut. Il y a la journée des éperons dans l'histoire; c'est ici la journée des chapeaux.

La sortie de cette petite fête offre un aspect très caractéristique; chacun s'en va avec ce qui lui reste, on ne sait quoi de défoncé et de bossué, sans forme ni utilité réelle; beaucoup ont la tête protégée contre le froid par des bandages, et l'on jurerait d'une fin d'émeute où le casse-tête aurait donné.

Le clou du bal a été comme toujours la promenade des bannières ou des pièces symboliques; chaque salle de garde était représentée.

La Salpêtrière, par un mannequin recouvert d'une chemise qui témoignait d'une longue cohabitation avec un gâteux — ce document était authentique : on pouvait toucher. Mais saint Thomas lui-même, plutôt que d'en venir là, fût devenu incrédule.

Trousseau avait rappelé sur sa bannière le sujet du concours de cette année avec des mains qui applaudissent et des poings qui menacent.

Bicêtre traduisait, avec une grande liberté d'allure, cette vérité qu'il faut être aimé pour soi-même pendant qu'on est jeune. Une femme reçoit d'un vieillard de l'or et d'un jeune homme des caresses. C'est le vers de Musset parlant à sa maîtresse de ce soir où elle fit mourir :

Son vieil amant de jalousie
Et son jeune amant de plaisir.

La Mort et l'Amour sont le thème ordinaire de ces facéties d'étudiants dont les vingt ans se passent entre le lit des agonisants et la couchette de Mlle Mimi.

Lariboisière montre la mort en raccrocheuse qui regarde Paris.

Les Enfants-Assistés, c'est un bébé en maillot qui emporte dans ses bras un âne.

La Charité, c'est la Parisienne nue offrant pour l'alliance son cœur.

L'hospice d'Ivry, fondé en 69, a cru devoir rappeler cette date célèbre dans ses annales, par un croquis très symbolique.

L'hôpital Hérold, place du Danube, a peint les sources du Danube; elles proviennent, à l'en croire, des canaux que leurs scalpels souvent explorent.

Lourcine : du latin illustré : *In medio virus.*

Aubervilliers : une femme, le pied appuyé sur un crâne, montre des têtes couvertes de variole.

Tenon : l'arrivée des blessés; c'est une source de joie pour l'internat.

Les Enfants-Malades : trois enfants qui ont des maux bleus, blancs ou rouges, accueillent un quatrième enfant qui a la jaunisse; et ainsi le tricolore français se marie au jaune de l'étendard russe.

Il faut vous accorder que tout cela n'est point d'une force extraordinaire, mais si l'on en rit, c'est l'essentiel. Et on en rit de bon cœur. Le défilé s'est accompli au milieu des hourras frénétiques d'une population délirante. Il s'ouvrait par le cortège russe : un amiral Avellan très sommaire et quelques officiers de son escadre qui saluaient la foule amoureuse.

Les allusions à ce récent événement ont été peu nombreuses. Ces jeunes gens ont simplement remarqué qu'une des jeunes personnes présentes était encore pavoisée. Elle leur fit la charité de leur laisser voir ses dessous : son pantalon était jaune. Ils y virent quelque chose comme le drapeau russe flottant sur la place publique et la félicitèrent.

Les femmes étaient en petit nombre. Elles savent que les mains sont posées ces soirs-là, et ne se risquent que si elles sont parmi les intrépides qui demandent, les jours de mise à sac des villes : « Où viole-t-on? » Parfois, dans une sorte de sadisme, le plaisir s'est aiguisé jusqu'à être cruel; des femmes ont été emportées à demi mortes d'avoir été brutalement assaillies. Des mœurs plus douces ont évité aux âmes sensibles le retour de ces scènes, et les assistantes montraient l'air désolé de pauvres filles qui n'étaient point outragées et qui en étaient inconsolables.

La bande se répandit un peu avant minuit sur le boulevard, nu-tête ou étrangement coiffée; elle visita des cafés familiers, la Source et le d'Harcourt, où elle se dépensa en cris et en consommations variées, avec accompagnement de quelques grisettes, comme il y en a encore là-bas, laides, mal fichues, sans corset, une robe de quatre sous sur le dos, mais qui ont la bonté d'aimer le plaisir pour le plaisir.

Vers une heure du matin, un âne pauvrement ballotté passa. Le peuple le menait au Panthéon.

Caribert.

www.leplaisirdesdieux.fr